

L'AMI DU SOLDAT

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ DE L'ARMÉE

ÉDITÉ PAR BLOT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

PRIX D'ABONNEMENT } Paris et les Départements : un an 5 fr. — six mois 2 fr. 50 c. — trois mois 1 fr. 50
 } Étranger : un an 6 fr. — six mois 3 fr. 25 c.

EN UN MANDAT SUR LA POSTE.

Adresser les demandes et réclamations au bureau du Journal, à M. BLOT, rue de Rivoli, 58, à Paris — (Affranchir).

1^{re} PARTIE : Mémoires des Hommes de Guerre, Romans, Anecdotes, Chants et Poésies militaires, Page pour rire, etc. — Revue des faits militaires, Biographies, Campagnes, Batailles, Traits de bravoure, etc. — Revue des Armées des divers peuples, Entretien, Armement, Exercices, Tactique, Récompenses, Punitions, Fêtes militaires, etc. — Revue des Drames, Pièces et Tableaux militaires, etc.
 2^e PARTIE : Documents militaires, Lois, Ordonnances, Décrets, Arrêtés, Règlements, Instructions, Décisions, Circulaires, Analyses, etc.; Promotions et Décorations dans l'armée.



SOMMAIRE :

Charles-le-Téméraire, par Alex. Dumas.
Amour et Raison, par Hipp. Langlois.
La Justice de Paix à cheval, par Nadau de la Richebaudière et Adrien Paul.

LES GRANDS HOMMES EN ROBE DE CHAMBRE.

CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE

PROLOGUE.

La Bataille de Poitiers.

Avant de parler des ducs de Bourgogne, disons quelques mots du duché et voyons comment il fit retour à la couronne de France, comment il passa dans les mains de Philippe-le-Hardi et ce que c'était que Philippe-le-Hardi.

Le vieux Philippe de Valois, veuf et libre, allait, en sortant de la fameuse peste noire qui désola le milieu du XIV^e siècle, marier son fils à sa cousine Blanche.

Mais il vit la jeune princesse, la trouva trop belle pour son fils et l'épousa.

Il avait cinquante-huit; ans elle, dix-huit.

Le dauphin Jean épousa, au lieu de sa cousine, la veuve de Philippe de Bourgogne tué au siège d'Aiguillon.

La veuve avait un fils de quatre ans.

Ce fils que l'on appelait Philippe du Rouvres, parce qu'il était né au Château de Rouvres, et qui sans doute garda ce nom parce qu'il y mourut, tenait de sa mère, Jeanne de Boulogne, les comtés de Boulogne et d'Auvergne, et de sa grand-mère, Jeanne de France, les comtés de Bourgogne et d'Artois.

Le duché de l'enfant était donc presque aussi grand que le royaume de France.

Entendons-nous bien sur ce qu'était le royaume de France à cette époque.

Le domaine royal en faisait le fonds. Il se composait des territoires de Laon, de Rheims et de Compiègne; Hugues-Capet y avait ajouté le duché de France comprenant le comté de Paris et l'Orléanais. Ce domaine, tel qu'il était à la fin du XI^e siècle, équivalait à cinq de nos départements modernes: Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise et Loiret.

Le Vexin s'y adjoignit par réversion en 1182; l'Artois, par un mariage, en 1180; le comté d'Auvergne, par confiscation, en 1098; le comté d'Evreux par conquête, en 1200; la Normandie, la Touraine, l'Anjou et le Maine, par confiscation, en 1204; le Poitou et le Berry, par conquête, en 1205; le Vermandois et le Valois, par conquête, en 1215; le vicomté de Nîmes, par cession, en 1259; le comté de Chartres, par achat en 1286; le Lyonnais, par conquête, en 1307; enfin le Dauphiné, par cession volontaire, en 1349.

Et remarquez que, sur les provinces que nous venons de nommer, une, et c'était la principale, la Normandie, se trouvait hors de la main de nos rois — reconquise qu'elle avait été en grande

partie par Edouard III, à la suite de la bataille de Crécy.

Les autres, le comté d'Auvergne, la Touraine, l'Anjou, le Maine, le Berry, le Valois, le comté de Chartres étaient souvent donnés en apanage par les rois à leurs fils, à leurs frères ou à leurs neveux, — et se séparaient ainsi momentanément de la couronne, séparation bien réelle, puisqu'il s'agissait souvent le prince apanagiste, avec les honneurs de la couronne, faisait la guerre à son roi. L'argent de son apanage, faisait la guerre à son roi.

Qu'on nous permette cette digression — elle était nécessaire pour ceux de nos lecteurs qui ne seraient pas très-familiers avec l'histoire.

Le dauphin se trouva donc beau-père d'un roi qui, ainsi que nous le disions, pouvait à peine lutter de puissance avec son roi.

Substitué aux droits de sa femme, il se trouva régent des biens de son beau-fils.

Le vieux Philippe de Valois, à partir de son mariage, alla s'allanguissant et mourut en 1314.

Le dauphin Jean se trouva roi de France.

L'histoire l'a enregistré dans la série de nos rois sous le titre de *Jean-le-Bon*.

Il ne faut pas, chers lecteurs, attacher une grande importance à ce titre donné par l'histoire. L'histoire ne parle pas toujours la langue que nous parlons au XIX^e siècle.

Louis XIII a été nommé Louis-le-Juste — parce qu'il était né sous le signe de la Balance.

Or, au XIV^e siècle, *Jean-le-Bon* ne veut pas dire *Jean l'excellent*, *Jean-le-Meilleur*.

Non, *Jean-le-Bon* veut simplement dire: *le confiant*, *l'étourdi*, *le prodigue*, *le fou*.

Et sous cette appellation, *Jean-le-Bon* était bien nommé.

On eût pu l'appeler encore *Jean-le-Cher* ou *resque*.

Jean était en effet le véritable roi des gentilshommes.

Son entrée dans la royauté avait été signalée par deux édits qui le firent le bien-aimé de la noblesse.

Le premier fut un sursis illimité accordé aux débiteurs nobles.

Le second fut l'établissement de l'ordre de l'Etoile.

L'ordre de l'Etoile, c'était la création des chevaliers valides de la Chevalerie.

Une somptueuse maison commença de s'élever au milieu de la plaine St-Denis pour recevoir les chevaliers pauvres appartenant à l'Ordre et qui seraient estropiés dans les guerres ou dans les tournois.

Elle fut commencée, mais ne s'acheva jamais. Les Chevaliers de l'Etoile faisaient reculer de quatre arpents — s'ils n'étaient tués ou pris.

Ils furent en effet pris ou tués à Poitiers. C'est justement à Poitiers que nous en venons à parler.

Le prince de Galles, plus connu sous le nom de Prince-Noir, à cause de la couleur de l'écusson qu'il portait, désolait les provinces du midi de la France. Il possédait la Guyenne.

SOMMAIRE :

Charles-le-Téméraire, par Alex. Dumas.
Amour et Raison, par Hipp. Langlois.
La Justice de Paix à cheval, par Nadau de la Richebaudière et Adrien Paul.

LES GRANDS HOMMES EN ROBE DE CHAMBRE.

CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE

PROLOGUE.

La Bataille de Poitiers.

Avant de parler des ducs de Bourgogne, disons quelques mots du duché et voyons comment il fit retour à la couronne de France, comment il passa dans les mains de Philippe-le-Hardi et ce que c'était que Philippe-le-Hardi.

Le vieux Philippe de Valois, veuf et libre, allait, en sortant de la fameuse peste noire qui désola le milieu du XIV^e siècle, marier son fils à sa cousine Blanche.

Mais il vit la jeune princesse, la trouva trop belle pour son fils et l'épousa.

Il avait cinquante-huit; ans elle, dix-huit.

Le dauphin Jean épousa, au lieu de sa cousine, la veuve de Philippe de Bourgogne tué au siège d'Aiguillon.

La veuve avait un fils de quatre ans.

Ce fils que l'on appelait Philippe du Rouvres, parce qu'il était né au Château de Rouvres, et qui sans doute garda ce nom parce qu'il y mourut, tenait de sa mère, Jeanne de Boulogne, les comtés de Boulogne et d'Auvergne, et de sa grand-mère, Jeanne de France, les comtés de Bourgogne et d'Artois.

Le duché de l'enfant était donc presque aussi grand que le royaume de France.

Entendons-nous bien sur ce qu'était le royaume de France à cette époque.

Le domaine royal en faisait le fonds. Il se composait des territoires de Laon, de Rheims et de Compiègne; Hugues-Capet y avait ajouté le duché de France comprenant le comté de Paris et l'Orléanais. Ce domaine, tel qu'il était à la fin du XI^e siècle, équivalait à cinq de nos départements modernes: Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise et Loiret.

Le Vexin s'y adjoignit par réversion en 1182; l'Artois, par un mariage, en 1180; le comté d'Auvergne, par confiscation, en 1098; le comté d'Evreux par conquête, en 1200; la Normandie, la Touraine, l'Anjou et le Maine, par confiscation, en 1204; le Poitou et le Berry, par conquête, en 1205; le Vermandois et le Valois, par conquête, en 1215; le vicomté de Nîmes, par cession, en 1259; le comté de Chartres, par achat en 1286; le Lyonnais, par conquête, en 1307; enfin le Dauphiné, par cession volontaire, en 1349.

Et remarquez que, sur les provinces que nous venons de nommer, une, et c'était la principale, la Normandie, se trouvait hors de la main de nos rois — reconquise qu'elle avait été en grande

partie par Edouard III, à la suite de la bataille de Crécy.

Les autres, le comté d'Auvergne, la Touraine, l'Anjou, le Maine, le Berry, le Valois, le comté de Chartres étaient souvent donnés en apanage par les rois à leurs fils, à leurs frères ou à leurs neveux, — et se séparaient ainsi momentanément de la couronne, séparation bien réelle, puisque souvent le prince apanagiste, avec les honneurs de l'argent de son apanage, faisait la guerre à son roi.

Qu'on nous permette cette digression — elle était nécessaire pour ceux de nos lecteurs qui ne seraient pas très-familiers avec l'histoire.

Le dauphin se trouva donc beau-père d'un enfant qui, ainsi que nous le disions, pouvait bien que lutter de puissance avec son roi.

Substitué aux droits de sa femme, il se trouva régent des biens de son beau-fils.

Le vieux Philippe de Valois, à partir de son mariage, alla s'allanguissant et mourut en 1314.

Le dauphin Jean se trouva roi de France.

L'histoire l'a enregistré dans la série de nos rois sous le titre de *Jean-le-Bon*.

Il ne faut pas, chers lecteurs, attacher une grande importance à ce titre donné par l'histoire. L'histoire ne parle pas toujours la langue que nous parlons au XIX^e siècle.

Louis XIII a été nommé Louis-le-Juste — parce qu'il était né sous le signe de la Balance.

Or, au XIV^e siècle, *Jean-le-Bon* ne veut pas dire *Jean l'excellent*, *Jean-le-Meilleur*.

Non, *Jean-le-Bon* veut simplement dire: *le confiant*, *l'étourdi*, *le prodigue*, *le fou*.

Et sous cette appellation, *Jean-le-Bon* était bien nommé.

On eût pu l'appeler encore *Jean-le-Cherresque*.

Jean était en effet le véritable roi des grands hommes.

Son entrée dans la royauté avait été signalée par deux édits qui le firent le bien-aimé de la noblesse.

Le premier fut un sursis illimité accordé aux débiteurs nobles.

Le second fut l'établissement de l'Ordre de l'Etoile.

L'ordre de l'Etoile, c'était la création des chevaliers valides de la Chevalerie.

Une somptueuse maison commença de s'élever au milieu de la plaine St-Denis pour recevoir les chevaliers pauvres appartenant à l'Ordre et qui seraient estropiés dans les guerres ou dans les tournois.

Elle fut commencée, mais ne s'acheva jamais. Les Chevaliers de l'Etoile ne faisaient pas le point reculer de quatre arpents — s'ils n'étaient tués ou pris.

Ils furent en effet pris ou tués à Poitiers. C'est justement à Poitiers que nous en venons.

Le prince de Galles, plus connu sous le nom de Prince-Noir, à cause de la couleur de son drapeau qu'il portait, désolait les provinces du midi — il possédait la Guyenne.

La Guyenne se composait des fiefs de Gascogne, d'Armagnac, Fézensac, du Périgord, du Poitou, du comté d'Angoulême et de la Marche.

Cette magnifique portion du royaume était passée aux mains des Anglais, lors du divorce de Louis VII avec Eléonore de Guyenne et lors du mariage de celle-ci avec Henri Plantagenet.

Alors, au lieu de dire que les Plantagenets, leur nom à la branche de genêt que Geoffroy V, leur aïeul, portait d'habitude à sa laque en temps de paix, à son casque en temps de guerre.

Ne au bord de la Loire — dans ces belles condrées où le genêt couvre les montagnes de l'Anjou comme un tapis brodé d'or, il avait transporté au-delà des mers la fleur de sa patrie et l'avait enlacée à sa couronne.

Eh bien, le Prince-Noir s'en allait par le Languedoc brûlant et pillant. Il avait ramené à Bordeaux de cette première course — cinq mille charrettes chargées de butin — puis, le butin en sûreté, il avait repris sa course à travers la Rouergue, l'Auvergne, le Limousin, était descendu dans le Berry et ravageait les bords de la Loire.

Le roi Jean réunit une armée aussi belle qu'était dix ans auparavant celle de Philippe-de-Valois à Crécy, aussi belle que devait être, cinquante-neuf ans plus tard, celle du connétable d'Albret à Azincourt.

Puis, il marcha au Prince-Noir. Il avait avec lui ses quatre fils.

Charles, dauphin de France ; Louis, duc d'Anjou ; Jean, duc de Berry ; Philippe, duc de Touraine.

Charles fut celui qu'on appela Charles-le-Sage ; Louis, celui qui mourut à Bari, voulant reconquérir le royaume de Naples ; Jean, celui qui joua un si triste rôle dans les troubles du règne de Charles VI ; enfin Philippe, celui qui fut la tige de la nouvelle maison de Bourgogne.

Outre ses quatre fils, il avait vingt-six ducs ou comtes, cent quarante seigneurs bannerets avec leurs bannières déployées, et deux cardinaux-légats.

Nous avons dit que le roi Jean marcha au Prince de Galles.

Mais, à cette époque, la science de la stratégie était dans son enfance. Malgré les coureurs dont Anglais et Français inondaient le pays, le Prince-Noir ignorait où était le roi Jean, le roi Jean ignorait où était le Prince de Galles.

Le Prince-Noir ignorait où était le Prince de Galles. Jean croyait avoir les Anglais devant lui et, en courant après eux, les fuyait.

Le Prince-Noir croyait avoir les Français derrière lui et, en les attendant, les laissait s'éloigner.

C'était assez au reste l'habitude des Anglais de se jeter ainsi à l'aventure en pays ennemi.

Ainsi avait fait Edouard III en 1346, ainsi devait faire Henri V en 1415.

Dans une époque comme la nôtre où la science de la guerre est poussée à son apogée, un miracle seul eût pu sauver les Anglais.

L'étourderie du roi Jean fit l'affaire.

Le roi de France avait bien avec lui cinquante-mille hommes, le ban et l'arrière-ban de la féodalité.

Le Prince anglais avait en tout deux mille hommes d'armes, deux mille archers et deux mille brigands.

Huit mille hommes en tout.

On appelait *brigands* les routiers, les condottieris, les vagabonds qu'on louait dans le midi.

Ils remplissaient la charge qu'occupent dans nos armées modernes les troupes légères.

Des rapports sûrs vinrent indiquer au roi Jean le lieu où étaient les Anglais et les forces qu'ils pouvaient lui opposer.

Ces forces, nous venons de les énumérer.

Donc, nous les connaissons.

Le lieu qu'ils occupaient, c'était le coteau de Maupertuis, près de Poitiers.

Ce coteau était une colline raide, semée de buissons d'épines, plantée de vignes, close de haies.

Les archers Anglais hérissaient le sommet du coteau.

On n'y pouvait parvenir qu'en suivant un sentier d'une dizaine de pieds de large — resserré entre deux haies.

Le Prince de Galles et ses gens étaient là comme une bande d'écoliers prise en maraude, entièrement à la merci du maître dans les terres duquel ils étaient engagés.

Le roi Jean n'avait qu'à entourer le coteau avec ses cinquante mille hommes.

Au bout de deux ou trois jours, ils seraient descendus se rendre à merci — mourants de faim.

C'était si bien compris par le héros Noir que lorsque les deux légats, dans le désir d'empêcher l'effusion du sang, l'allèrent trouver, il offrit de rendre tout ce qu'il avait pris, places et hommes, et de ne point servir de sept ans contre la France.

Mais, à cette proposition, Jean-le-Bon se mit à rire.

On tenait les pillards, on ne les lâcherait pas sans les fesser d'importance.

Le moins qu'il pouvait exiger, c'était que le Prince de Galles se rendit avec cent chevaliers.

Le Prince-Noir répondit que, la bataille donnée, il ne pouvait lui arriver pis que d'être pris, que par conséquent, il donnerait la bataille.

M. de Talleyrand, l'un des légats, lui fit observer qu'il pouvait être tué.

Ce à quoi le prince répondit :

— Je tiens pour plus digne d'un prince d'être tué que pris.

Il n'y avait donc plus qu'une chose à faire, c'était de livrer la bataille.

D'un côté, on se prépara à l'attaque ; de l'autre, à la défense.

Alexandre DUMAS.

La suite au prochain numéro.

La Guyenne se composait des fiefs de Gascogne, d'Armagnac, Fézensac, du Périgord, du Poitou, du comté d'Angoulême et de la Marche.

Cette magnifique portion du royaume était passée aux mains des Anglais, lors du divorce de Louis VII avec Eléonore de Guyenne et lors du mariage de celle-ci avec Henri Plantagenet.

Ai-je besoin de dire que les Plantagenets, leur nom à la branche de genêt que Geoffroy V, leur aïeul, portait d'habitude à sa laque en temps de paix, à son casque en temps de guerre.

Ne au bord de la Loire — dans ces belles condrées où le genêt couvre les montagnes de l'Anjou comme un tapis brodé d'or, il avait transporté au-delà des mers la fleur de sa patrie et l'avait enlacée à sa couronne.

Eh bien, le Prince-Noir s'en allait par le Languedoc brûlant et pillant. Il avait ramené à Bordeaux de cette première course — cinq mille charrettes chargées de butin — puis, le butin en sûreté, il avait repris sa course à travers la Rouergue, l'Auvergne, le Limousin, était descendu dans le Berry et ravageait les bords de la Loire.

Le roi Jean réunit une armée aussi belle qu'était dix ans auparavant celle de Philippe-de-Valois à Crécy, aussi belle que devait être, cinquante-neuf ans plus tard, celle du connétable d'Albret à Azincourt.

Puis, il marcha au Prince-Noir.

Il avait avec lui ses quatre fils.

Charles, dauphin de France ; Louis, duc d'Anjou ; Jean, duc de Berry ; Philippe, duc de Touraine.

Charles fut celui qu'on appela Charles-le-Sage ; Louis, celui qui mourut à Bari, voulant reconquérir le royaume de Naples ; Jean, celui qui joua un si triste rôle dans les troubles du règne de Charles VI ; enfin Philippe, celui qui fut la tige de la nouvelle maison de Bourgogne.

Outre ses quatre fils, il avait vingt-six ducs ou comtes, cent quarante seigneurs bannerets avec leurs bannières déployées, et deux cardinaux-légats.

Nous avons dit que le roi Jean marcha au Prince de Galles.

Mais, à cette époque, la science de la stratégie était dans son enfance. Malgré les coureurs dont Anglais et Français inondaient le pays, le Prince-Noir ignorait où était le roi Jean, le roi Jean ignorait où était le Prince de Galles.

Le Prince-Noir croyait avoir les Français derrière lui et, en les attendant, les laissait s'éloigner.

Le Prince-Noir croyait avoir les Français derrière lui et, en les attendant, les laissait s'éloigner.

C'était assez au reste l'habitude des Anglais de se jeter ainsi à l'aventure en pays ennemi.

Ainsi avait fait Edouard III en 1346, ainsi devait faire Henri V en 1415.

Dans une époque comme la nôtre où la science de la guerre est poussée à son apogée, un miracle seul eût pu sauver les Anglais.

L'étourderie du roi Jean fit l'affaire.

Le roi de France avait bien avec lui cinquante-mille hommes, le ban et l'arrière-ban de la féodalité.

Le Prince anglais avait en tout deux mille hommes d'armes, deux mille archers et deux mille brigands.

Huit mille hommes en tout.

On appelait *brigands* les routiers, les condottieris, les vagabonds qu'on louait dans le midi.

Ils remplissaient la charge qu'occupent dans nos armées modernes les troupes légères.

Des rapports sûrs vinrent indiquer au roi Jean le lieu où étaient les Anglais et les forces qu'ils pouvaient lui opposer.

Ces forces, nous venons de les énumérer.

Donc, nous les connaissons.

Le lieu qu'ils occupaient, c'était le coteau de Maupertuis, près de Poitiers.

Ce coteau était une colline raide, semée de buissons d'épines, plantée de vignes, close de haies.

Les archers Anglais hérissaient le sommet du coteau.

On n'y pouvait parvenir qu'en suivant un sentier d'une dizaine de pieds de large — resserré entre deux haies.

Le Prince de Galles et ses gens étaient là comme une bande d'écoliers prise en maraude, entièrement à la merci du maître dans les terres duquel ils étaient engagés.

Le roi Jean n'avait qu'à entourer le coteau avec ses cinquante mille hommes.

Au bout de deux ou trois jours, ils seraient descendus se rendre à merci — mourants de faim.

C'était si bien compris par le héros Noir que lorsque les deux légats, dans le désir d'empêcher l'effusion du sang, l'allèrent trouver, il offrit de rendre tout ce qu'il avait pris, places et hommes, et de ne point servir de sept ans contre la France.

Mais, à cette proposition, Jean-le-Bon se mit à rire.

On tenait les pillards, on ne les lâcherait pas sans les fesser d'importance.

Le moins qu'il pouvait exiger, c'était que le Prince de Galles se rendît avec cent chevaliers.

Le Prince-Noir répondit que, la bataille donnée, il ne pouvait lui arriver pis que d'être pris, que par conséquent, il donnerait la bataille.

M. de Talleyrand, l'un des légats, lui fit observer qu'il pouvait être tué.

Ce à quoi le prince répondit :

— Je tiens pour plus digne d'un prince d'être tué que pris.

Il n'y avait donc plus qu'une chose à faire, c'était de livrer la bataille.

D'un côté, on se prépara à l'attaque ; de l'autre, à la défense.

Alexandre DUMAS.

La suite au prochain numéro.



Fort Nicolas : façade intérieure du fort Nicolas, vue prise de la place d'Armes.

AMOUR ET RAISON.

Prologue.

C'était quelques semaines avant l'expédition d'Ancône, au commencement de 1832. Deux aspirants de marine se promenaient bras dessus, bras dessous, vers le soir, dans l'avenue de Neuilly, aux Champs-Élysées.

Rien qu'à voir leur allure déhanchée, leur face au vent, leur tenue libre jusqu'à la négligence, on eût deviné, même en l'absence de l'uniforme, deux futurs loups de mer qui aimaient avec fanatisme leur corvette fringante et qui se trouvaient toujours assez bien frisés, assez bien musqués, assez tirés à quatre épingles pour cette fière maîtresse qui préfère à tout une épée qu'on sait manier, une hache dont on sait se servir à l'heure solennelle de l'abordage.

Ils s'en allaient donc riant de celui-ci, coudoyant celui-là, lâchant sur tout ce qui passait quelque peu de leur joyeuse et maligne causticité. Ils étaient jeunes, ils n'avaient appris le monde que sur leur navire, ils avaient copieusement dîné : c'était donc assurément chose pardonnable que cette riieuse et bruyante humeur.

Au moment où ils s'apprêtaient à tirer à boulets rouges sur des bourgeois paisibles qui enfilèrent pédestrement l'allée de Marigny, pour regagner leur demeure sans doute, un jeune homme de leur âge, un cavalier, un lion de la plus magnifique encolure, débouchant de la place de la Concorde, apparut dans la grande allée, accompagnant

une amazone et se dirigeant avec elle, côté au et au pas, du côté du Rond-Point.

Puis, comme l'air du soir commençait à devenir piquant, les deux cavaliers prirent le trot et s'arrêtèrent à côté de nos deux marins.

Du plus loin que ces derniers les avaient aperçus, ils avaient porté sur eux toute leur attention.

— Tiens, vois donc, Alfred ! — exclama le plus grand des deux en lorgnant, — c'est superbe.

— Quoi donc?... Sancho monté sur Rucifan ?

— Il a les goûts furieusement dépravés. Pékin!... sa maîtresse paraît dater de Louis XV.

— Emile, toi qui as remporté le prix de concours français en rhétorique et qui parles latin, ne pourrais-tu pas lui demander de quel don il l'appelle, sa maîtresse ?

— Quoi?... cet imberbe est décoré? c'est un invalide replâtré ?

— Mais non, fieux ! c'est la croix de son père.

— Tu serais immensément fou... si tu n'as si bien dîné.

— Enfin... voyons ! je ne me trompe pas, c'est bien le ruban rouge qu'il porte à sa boutonnière de dix-huit ans !

Emile se fit moqueusement de la main sorte d'abat-jour et s'écria d'une voix de capitaine de navire donnant des ordres pendant l'orage :

— Décoration de parisien, mon cher... une petite fleur... un bouton de rose !



Ils s'en allaient donc riant de celui-ci, coudoyant celui-là. (Page 200, col. 1.)

Le cavalier qui arrivait et qui peut-être avait entendu ralentit le pas et prit la droite de l'amazone de façon à se trouver entre elle et les jeunes marins.

Dans ce mouvement dont l'intention était facile à comprendre, le beau lion, soit inadvertance, soit envie d'arrêter les saillies des deux camarades, passa si près du plus grand que son pied toucha légèrement son pantalon.

— Excusez! — fit Alfred en se rejetant du côté de son camarade, — il paraît que le bourgeois devient insolent.

Le cavalier s'arrêta court.

— Mille fois pardon, monsieur! — fit-il avec une politesse exquise, mêlée d'une teinte d'ironie trop fine pour être comprise des marins avinés.

— Je crois que tu amènes ton pavillon devant le bouton de rose, Alfred! — murmura Emile avec l'intention de l'animer. — Est-ce que ton navire a perdu son dernier homme et lancé son dernier boulet?

— Tu vas voir...

Le cavalier, s'étant laissé distancer par l'amazone, s'en allait au pas, par manière d'arrière-garde, afin de protéger sa compagne contre les propos des deux jeunes gens.

— Monsieur! — appela Alfred.

Le cavalier se retourna.

— Je vous assure, — continua le marin avec un cruel sourire, je vous assure que vous m'avez fait mal, cependant je vous le pardonne à une condition, c'est que vous me direz...

La question qu'Alfred allait faire était tellement malséante que, malgré l'ivresse, il hésita un moment à l'achever.

— Je vous dirai quoi? — fit le cavalier avec une certaine hauteur.

— Quel âge a votre maîtresse... ou plutôt combien elle avait de cheveux blancs quand vous vîntes au monde?

Le cavalier que nous appellerons Georges, en attendant que nous fassions plus longue connaissance avec lui, revint d'un bond vers l'insolent et serra sa cravache à la broyer dans sa main.

Il s'assura d'un regard qu'il n'avait pas affaire à deux matelots grossiers, mais bien à deux officiers de dix-huit ou dix-neuf ans; seulement l'ivresse visible des deux marins était une circonstance des plus atténuantes.

Quoique très-jeune aussi, Georges était maître de lui et réprima sa colère.

— Je vous réitère, monsieur, que c'est bien involontairement que je vous ai touché; je vous prie d'agréer de nouveau mes excuses.

Enhardis par ce sang-froid qu'ils prirent pour de la peur, les deux marins se regardèrent et partirent d'un rire bruyant au nez de Georges.

— Et ma question? — fit Alfred.

— Monsieur! — répondit Georges avec une froide hauteur, — vous ne voulez pas que je laisse insulter ma mère, n'est-ce pas?

Et d'un revers de cravache il frappa la figure d'Alfred.

Ce dernier poussa un sauvage rugissement de

colère et de douleur et saisit la bride du cheval qui fit un violent écart et reprit sa liberté.

L'amazone qui effectivement était la mère de Georges, inquiète de ce colloque sur la chaussée et des mouvements qu'elle avait entrevus, revenait pour savoir ce qu'on voulait à son fils.

— Ah! — fit Georges, — par vos mères, messieurs, ne laissez pas voir à la mienne ce qui vient de se passer.

— Tiens... un lâche! — murmura Emile.

— Non, non, — répondit Georges en souriant, — seulement on évite les querelles devant sa mère...

Et il tendit sa carte aux marins.

— Eh bien, nous nous reverrons ailleurs, c'est cela! — dit Alfred, — si c'est sa mère, il a raison!

Georges s'était rapidement éloigné et continua sa promenade à côté de la baronne, sa mère, sans manifester la moindre émotion et en donnant pour prétexte à ce temps d'arrêt une rencontre avec deux anciens amis de collège.

Et la baronne fut tout-à-fait rassurée.

Le lendemain, Georges prit toutes les précautions nécessaires pour que la baronne n'eût pas le moindre soupçon de la rencontre qui probablement était inévitable et attendit à l'hôtel de sa mère, rue de Verneuil, l'arrivée des témoins du jeune officier de marine.

Georges avait l'habitude, chaque matin, de faire une longue course à cheval et de s'en aller ensuite déjeuner au café de Paris.

La baronne ne fut donc pas peu surprise de le voir rester contre son habitude et de le rencontrer à table.

— A quoi dois-je le bonheur de te posséder ce matin? — lui dit-elle en lui rendant son baiser.

— Il fait un temps effroyable d'abord, puis j'ai dormi fort tard.

La baronne était une excellente mère; elle se paya de ces raisons et remercia presque le mauvais temps.

Pendant le déjeuner, un valet vint prévenir que deux personnes au salon demandaient monsieur le baron.

— A cette heure? — fit la baronne avec une pointe d'inquiétude.

— J'attendais un ami... une sorte d'oiseau voyageur qu'on ne peut saisir qu'au passage! — répondit Georges avec un calme, un sang-froid qui fit évanouir les appréhensions maternelles.

C'étaient les témoins d'Alfred qui venaient savoir à qui l'on devait s'adresser pour régler les conditions du duel.

Georges indiqua deux amis qu'il avait prévenus la veille et revint avec le même calme s'asseoir à la table, en face de sa mère.

— J'avais raison; — dit-il en assurant à sa boutonnière le petit bouton de rose qui ne le quittait guère, bien qu'il y eût quelque chose d'étrange dans cette décoration insolite parmi les gens du monde.

— C'est ton ami?

C'est mon hirondelle voyageuse qui arrive de Moscou, je crois, et qui repart dans quelques

jours pour les Antilles. Il est charmant année-ci; il veut bien nous donner la journée de demain tout entière, à quelques amis et à moi.

Le lendemain, au jour, la rencontre avait lieu dans une clairière du bois de Boulogne.

Alfred, quoique brave comme son épée, était à sa première affaire et une certaine agitation se faisait remarquer en lui. Il serra la main d'Emile et lui dit à voix basse qu'il n'avait jamais été si heureux.

— Remets toi... et du courage! — lui répondit Emile qui avait senti quelque chose comme une légère émotion en serrant la main de son ami.

Une chose avait été convenue entre les témoins et à l'insu de Georges. Emile avait exigé une réparation semblable à celle qu'obtenait Alfred. Les témoins avaient combattu de toutes leurs forces cette proposition, mais faites donc entendre raison à un jeune loup de mer qui se sent une épée au côté, qui la manie avec adresse et qui se croit insulté!

Emile avait carrément posé son ultimatum: ce qui n'était pas probable, le baron échappait à l'écrasante supériorité de son camarade, il était décidé, lui Emile de Prémartan, à le poursuivre, outrance, à le souffleter en pleine rue, en plein café de Paris, en plein théâtre, partout, jusqu'à ce qu'il obtint réparation à son tour.

Emile était breton; c'est dire qu'il était homme à se tenir parole quand même.

Seulement les témoins, après des pourparlers qui avaient duré toute la journée la veille, avaient obtenu que la proposition d'Emile ne serait faite au baron qu'à l'issue du premier duel.

Tandis que deux témoins réglait les dernières conditions du duel, Alfred surmontant sa première émotion et reprenant son assurance causait gaiement avec Emile; Georges, plus grave, donnait, en cas de malheur, ses dernières instructions à l'un de ses amis.

Au reste, le duel semblait être pour ces jeunes gens, comme pour nos lecteurs, un moyen d'intérêt usé; cependant les deux adversaires n'avaient pas encore vingt ans, ni l'un ni l'autre n'avaient encore eu le temps de se blaser sur les puissantes émotions d'une rencontre.

Les témoins seuls, tout en cherchant dans la clairière un terrain convenable, paraissaient inquiets, agités et retardaient la rencontre par leurs dispositions, comme si ce retard eût dû empêcher d'avoir lieu.

Aussi, n'était-ce donc pas quelque chose de bien poignant que cette indifférence dans ces jeunes gens qui, au début de la vie, allaient jouer, au hasard de l'épée, leur existence entière.

L'un depuis l'enfance travaille à s'ouvrir une brillante carrière; les cadres de la marine se sont ouverts devant son travail et sa persévérance.

L'autre, aux dehors plus splendides, aux formes plus mondaines, boit la vie à la coupe du plaisir; il a peut-être dans ses jours innocents traversé une de ces affections de jeunesse que rien ne brise... excepté l'épée!

Tous les deux, encore enfants, ont leur mère

colère et de douleur et saisit la bride du cheval qui fit un violent écart et reprit sa liberté.

L'amazone qui effectivement était la mère de Georges, inquiète de ce colloque sur la chaussée et des mouvements qu'elle avait entrevus, revenait pour savoir ce qu'on voulait à son fils.

— Ah! — fit Georges, — par vos mères, messieurs, ne laissez pas voir à la mienne ce qui vient de se passer.

— Tiens... un lâche! — murmura Emile.

— Non, non, — répondit Georges en souriant, — seulement on évite les querelles devant sa mère...

Et il tendit sa carte aux marins.

— Eh bien, nous nous reverrons ailleurs, c'est cela! — dit Alfred, — si c'est sa mère, il a raison!

Georges s'était rapidement éloigné et continua sa promenade à côté de la baronne, sa mère, sans manifester la moindre émotion et en donnant pour prétexte à ce temps d'arrêt une rencontre avec deux anciens amis de collège.

Et la baronne fut tout-à-fait rassurée.

Le lendemain, Georges prit toutes les précautions nécessaires pour que la baronne n'eût pas le moindre soupçon de la rencontre qui probablement était inévitable et attendit à l'hôtel de sa mère, rue de Verneuil, l'arrivée des témoins du jeune officier de marine.

Georges avait l'habitude, chaque matin, de faire une longue course à cheval et de s'en aller ensuite déjeuner au café de Paris.

La baronne ne fut donc pas peu surprise de le voir rester contre son habitude et de le rencontrer à table.

— A quoi dois-je le bonheur de te posséder ce matin? — lui dit-elle en lui rendant son baiser.

— Il fait un temps effroyable d'abord, puis j'ai dormi fort tard.

La baronne était une excellente mère; elle se paya de ces raisons et remercia presque le mauvais temps.

Pendant le déjeuner, un valet vint prévenir que deux personnes au salon demandaient monsieur le baron.

— A cette heure? — fit la baronne avec une pointe d'inquiétude.

— J'attendais un ami... une sorte d'oiseau voyageur qu'on ne peut saisir qu'au passage! — répondit Georges avec un calme, un sang-froid qui fit évanouir les appréhensions maternelles.

C'étaient les témoins d'Alfred qui venaient savoir à qui l'on devait s'adresser pour régler les conditions du duel.

Georges indiqua deux amis qu'il avait prévenus la veille et revint avec le même calme s'asseoir à la table, en face de sa mère.

— J'avais raison; — dit-il en assurant à sa boutonnière le petit bouton de rose qui ne le quittait guère, bien qu'il y eût quelque chose d'étrange dans cette décoration insolite parmi les gens du monde.

— C'est ton ami?

C'est mon hirondelle voyageuse qui arrive de Moscou, je crois, et qui repart dans quelques

jours pour les Antilles. Il est charmant année-ci; il veut bien nous donner la journée de demain tout entière, à quelques amis et à moi dans une clairière du bois de Boulogne.

Alfred, quoique brave comme son épée, était à sa première affaire et une certaine agitation se faisait remarquer en lui. Il serra la main d'Emile et lui dit à voix basse qu'il n'avait jamais été si heureux.

— Remets toi... et du courage! — lui répondit Emile qui avait senti quelque chose comme une légère émotion en serrant la main de son ami.

Une chose avait été convenue entre les témoins et à l'insu de Georges. Emile avait exigé une réparation semblable à celle qu'obtenait Alfred. Les témoins avaient combattu de toutes leurs forces cette proposition, mais faites donc entendre raison à un jeune loup de mer qui se tient une épée au côté, qui la manie avec adresse et qui se croit insulté!

Emile avait carrément posé son ultimatum. Ce qui n'était pas probable, le baron échappé à l'écrasante supériorité de son camarade, il était décidé, lui Emile de Prémartan, à le poursuivre, à le souffleter en pleine rue, en plein café de Paris, en plein théâtre, partout, jusqu'à ce qu'il obtint réparation à son tour.

Emile était breton; c'est dire qu'il était homme à se tenir parole quand même.

Seulement les témoins, après des pourparlers qui avaient duré toute la journée la veille, avaient obtenu que la proposition d'Emile ne serait faite au baron qu'à l'issue du premier duel.

Tandis que deux témoins réglait les dernières conditions du duel, Alfred surmontant sa première émotion et reprenant son assurance causait gaiement avec Emile; Georges, plus grave, donnait, en cas de malheur, ses dernières instructions à l'un de ses amis.

Au reste, le duel semblait être pour ces jeunes gens, comme pour nos lecteurs, un moyen d'intérêt usé; cependant les deux adversaires n'avaient pas encore vingt ans, ni l'un ni l'autre n'avaient encore eu le temps de se blaser sur les puissantes émotions d'une rencontre.

Les témoins seuls, tout en cherchant dans la clairière un terrain convenable, paraissaient inquiets, agités et retardaient la rencontre par leurs dispositions, comme si ce retard eût dû empêcher d'avoir lieu.

Aussi, n'était-ce donc pas quelque chose de bien poignant que cette indifférence dans ces jeunes gens qui, au début de la vie, allaient jouer, au hasard de l'épée, leur existence entière?

L'un depuis l'enfance travaille à s'ouvrir une brillante carrière; les cadres de la marine se sont ouverts devant son travail et sa persévérance.

L'autre, aux dehors plus splendides, aux plaisirs plus mondaines, boit la vie à la coupe du plaisir; il a peut-être dans ses jours innocents éprouvé une de ces affections de jeunesse que rien ne brise... excepté l'épée!

Tous les deux, encore enfants, ont leur...

— une bonne mère qui a veillé sur eux... qui pense à eux... Et l'un des deux manquera sans doute dans une heure à tant d'avenir, à tant de bonheurs, à tant de sollicitudes !

Que voulez-vous ?... l'honneur est implacable et il faut que l'épée passe par là !
Bien qu'on ne fût qu'aux derniers jours de janvier, le temps était magnifique, l'air piquant du matin s'adoucisait sous l'influence d'un gai soleil qui passait par jets brillants et limpides à travers le feuillage.

Un temps de vraie rencontre !
Pour mettre fin aux rires bruyants de son adversaire qui étaient au moins inconvenants à pareille heure, Georges s'avança vers lui et lui dit : — Le plus tôt possible, si vous le voulez bien, monsieur... j'ai un rendez-vous à midi !

Ces mots dits par Georges avec une aisance, un naturel, un calme désespérant dont les gens sûrs d'eux-mêmes sont seuls capables, déconcertèrent quelque peu celui des aspirants qui devait se battre. Alfred, comme nous l'avons dit, ne s'était jamais battu, mais il sentait toute la puissance de ce sang-froid en ce moment et il eût mieux aimé de la colère dans son antagoniste ; il eût préféré à cette gracieuse et élégante indifférence une menace, un sarcasme, un outrage, car il eût pu se soutenir dans la sourde irritation qui s'était emparée de son âme et qui le cuirassait contre ses propres réflexions.

Malgré le malaise que lui avaient donné les paroles de Georges, il se mit en garde avec une convenance parfaite, fit le salut d'armes avec une certaine grâce et attendit le premier coup de son adversaire.

Ce premier coup trahit toute la force, toute l'incomparable supériorité contre laquelle il allait avoir à lutter.

Le rouge de la colère lui monta à la figure et ses yeux eurent des éblouissements. Bientôt on put s'apercevoir qu'il n'était plus maître de ses mouvements et que la colère allait lui faire perdre la partie.

Il se fendit à diverses reprises avec une imprudente impétuosité, s'essaya par quelques coups à lui et frappa avec la fureur d'un forban qui monte à l'abordage.

Georges, lui, gardait toujours son flegme désespérant ; ou eût dit un maître d'escrime donnant sa leçon à un novice et l'irritant par une savante et imperturbable tranquillité. De temps en temps un léger sourire relevait les coins de sa lèvre dédaigneuse et il faisait évidemment en sorte de ne mettre dans son jeu que juste assez de force pour prolonger indéliniment la lutte et pousser à son comble la fureur de l'aspirant.

Le dénouement cependant arrivait malgré lui. Le marin trouvant partout l'épée de l'adversaire et fatigué de cette résistance froide se fendit avec violence et s'enferra lui-même dans l'arme de son antagoniste.

Les témoins et Georges lui-même reçurent le blessé dans leurs bras : l'épée avait traversé les chairs au-dessous de l'épaule.

— A mon tour ! — cria Emile en saisissant l'arme de son camarade.

— Ah... monsieur ! fit douloureusement Georges — pas ici... pas maintenant !...

Les témoins empêchèrent cette nouvelle lutte qui fut remise à quelques jours et s'occupèrent du blessé.

Le sang s'échappait avec abondance et la blessure était très-grave.

Le lendemain Alfred était mort.

Hélas ! ne l'avions-nous pas bien dit ?... l'un des deux adversaires devait échapper à une carrière brillante, à l'amour de sa mère !!...

La terre avait bu le sang versé ; l'herbe se releva petit à petit, et quand revint le printemps, les fleurs à cette même place s'épanouirent joyeusement au soleil.

Que peut faire la mort d'un homme à la nature, aux parfums du printemps, aux fleurs épanouies, aux oiseaux des bois ?..

Le second duel n'eut pas lieu.

Rappelé à la hâte sur son navire qui partait pour Ancône, Emile alla trouver Georges, et lui dit :

— Peu importe le jour de notre future rencontre, monsieur le baron, c'est une question d'honneur à vider !

— Quel est donc ce jeune officier de marine ? — demanda la baronne qui l'avait aperçu.

— Un ami qui part pour l'expédition d'Italie et qui venait me serrer la main pour me dire au revoir !...

Hélas, oui !... au revoir !... car ces deux hommes devaient se rencontrer un jour !!

Hippolyte LANGLOIS.

FIN DU PROLOGUE.

LA JUSTICE DE PAIX A CHEVAL.

I.

Le jour vient de poindre, sombre ou rayonnant, sec ou pluvieux, froid ou chaud, beau ou laid, selon qu'il a plu de le faire à ce grand et sublime ouvrier que nous appelons le bon Dieu.

Deux chevaux piaffent dans la cour du quartier, deux grands et nobles chevaux aux jarrets nerveux et flexibles, au poil chatoyant et satiné, à l'œil vif et belliqueux, aux naseaux roses et fumants ; deux braves chevaux, bien tenus, bien pansés, à qui l'on voit que l'auge est familière, le ratelier propice, et la litière abondante.

Ils sont équipés et harnachés : chabraque, fontes, manteaux soigneusement paquetés, selle à la française, large, carrée, commode comme du temps de la Guérinière, époque à laquelle on ne parlait que fort peu de perfectionner les races, mais où l'on se serait néanmoins bien gardé d'entraîner et de faire courir à deux ans de malheureux poulains, quitte à les tarer pour toujours.

Georges et Michel, deux gendarmes à la résidence de *** — celle que vous voudrez — s'apprêtent à partir.

Michel est un homme de cinquante ans environ, droit comme un I, bronzé par le soleil d'Afrique, à la moustache rousse et fournie, à l'œil bleu et doux qu'il cherche parfois à rendre sévère. Il a vingt-cinq ans de service, je ne sais combien de

— une bonne mère qui a veillé sur eux... qui pense à eux... Et l'un des deux manquera sans doute dans une heure à tant d'avenir, à tant de bonheurs, à tant de sollicitudes !

Que voulez-vous ?... l'honneur est implacable et il faut que l'épée passe par là !
Bien qu'on ne fût qu'aux derniers jours de janvier, le temps était magnifique, l'air piquant du matin s'adoucissait sous l'influence d'un gai soleil qui passait par jets brillants et limpides à travers le feuillage.

Un temps de vraie rencontre !
Pour mettre fin aux rires bruyants de son adversaire qui étaient au moins inconvenants à pareille heure, Georges s'avança vers lui et lui dit :
— Le plus tôt possible, si vous le voulez bien, monsieur... j'ai un rendez-vous à midi !

Ces mots dits par Georges avec une aisance, un naturel, un calme désespérant dont les gens sûrs d'eux-mêmes sont seuls capables, déconcertèrent quelque peu celui des aspirants qui devait se battre. Alfred, comme nous l'avons dit, ne s'était jamais battu, mais il sentait toute la puissance de ce sang-froid en ce moment et il eût mieux aimé de la colère dans son antagoniste ; il eût préféré à cette gracieuse et élégante indifférence une menace, un sarcasme, un outrage, car il eût pu se soutenir dans la sourde irritation qui s'était emparée de son âme et qui le cuirassait contre ses propres réflexions.

Malgré le malaise que lui avaient donné les paroles de Georges, il se mit en garde avec une convenance parfaite, fit le salut d'armes avec une certaine grâce et attendit le premier coup de son adversaire.

Ce premier coup trahit toute la force, toute l'incomparable supériorité contre laquelle il allait avoir à lutter.

Le rouge de la colère lui monta à la figure et ses yeux eurent des éblouissements. Bientôt on put s'apercevoir qu'il n'était plus maître de ses mouvements et que la colère allait lui faire perdre la partie.

Il se fendit à diverses reprises avec une imprudente impétuosité, s'essaya par quelques coups à lui et frappa avec la fureur d'un forban qui monte à l'abordage.

Georges, lui, gardait toujours son flegme désespérant ; ou eût dit un maître d'escrime donnant sa leçon à un novice et l'irritant par une savante et imperturbable tranquillité. De temps en temps un léger sourire relevait les coins de sa lèvre dédaigneuse et il faisait évidemment en sorte de ne mettre dans son jeu que juste assez de force pour prolonger indéfiniment la lutte et pousser à son comble la fureur de l'aspirant.

Le dénouement cependant arrivait malgré lui. Le marin trouvant partout l'épée de l'adversaire et fatigué de cette résistance froide se fendit avec violence et s'enferra lui-même dans l'arme de son antagoniste.

Les témoins et Georges lui-même reçurent le blessé dans leurs bras : l'épée avait traversé les chairs au-dessous de l'épaule.

— A mon tour ! — cria Emile en saisissant l'arme de son camarade.

— Ah... monsieur ! fit douloureusement Georges — pas ici... pas maintenant !...

Les témoins empêchèrent cette nouvelle lutte qui fut remise à quelques jours et s'occupèrent du blessé.

Le sang s'échappait avec abondance et la blessure était très-grave.

Le lendemain Alfred était mort.

Hélas ! ne l'avions-nous pas bien dit ?... l'un des deux adversaires devait échapper à une carrière brillante, à l'amour de sa mère !!...

La terre avait bu le sang versé ; l'herbe se releva petit à petit, et quand revint le printemps, les fleurs à cette même place s'épanouirent joyeusement au soleil.

Que peut faire la mort d'un homme à la nature, aux parfums du printemps, aux fleurs épanouies, aux oiseaux des bois ?..

Le second duel n'eut pas lieu.

Rappelé à la hâte sur son navire qui partait pour Ancône, Emile alla trouver Georges, et lui dit :

— Peu importe le jour de notre future rencontre, monsieur le baron, c'est une question d'honneur à vider !

— Quel est donc ce jeune officier de marine ? — demanda la baronne qui l'avait aperçu.

— Un ami qui part pour l'expédition d'Italie et qui venait me serrer la main pour me dire au revoir !...

Hélas, oui !... au revoir !... car ces deux hommes devaient se rencontrer un jour !!

Hippolyte LANGLOIS.

FIN DU PROLOGUE.

LA JUSTICE DE PAIX A CHEVAL.

I.

Le jour vient de poindre, sombre ou rayonnant, sec ou pluvieux, froid ou chaud, beau ou laid, selon qu'il a plu de le faire à ce grand et sublime ouvrier que nous appelons le bon Dieu.

Deux chevaux piaffent dans la cour du quartier, deux grands et nobles chevaux aux jarrets nerveux et flexibles, au poil chatoyant et satiné, à l'œil vif et belliqueux, aux naseaux roses et fumants ; deux braves chevaux, bien tenus, bien pansés, à qui l'on voit que l'auge est familière, le ratelier propice, et la litière abondante.

Ils sont équipés et harnachés : chabraque, fontes, manteaux soigneusement paquetés, selle à la française, large, carrée, commode comme du temps de la Guérinière, époque à laquelle on ne parlait que fort peu de perfectionner les races, mais où l'on se serait néanmoins bien gardé d'entraîner et de faire courir à deux ans de malheureux poulains, quitte à les tarer pour toujours.

Georges et Michel, deux gendarmes à la résidence de *** — celle que vous voudrez — s'apprêtent à partir.

Michel est un homme de cinquante ans environ, droit comme un I, bronzé par le soleil d'Afrique, à la moustache rousse et fournie, à l'œil bleu et doux qu'il cherche parfois à rendre sévère. Il a vingt-cinq ans de service, je ne sais combien de

campagnes et de trous dans la peau, dont il est redevable aux Kabylés, à qui il n'a du reste jamais manqué d'en témoigner sa très-vive reconnaissance, en leur rendant trou pour trou, chaque fois que l'occasion s'en est présentée.

Michel, dans certaines circonstances, fronce volontiers le sourcil, fait la grosse voix, et a une certaine manière de rouler les yeux, qui impose aux coupables ; mais il est, au fond, bon comme le pain, doux comme un agneau, naïf comme un enfant. Seulement il a un sixième sens, qui est le *devoir*, et à qui les autres doivent obéir.

Cette humble médaille d'argent qui étoile sa poitrine, signifie qu'un jour, sans y être excité par les enivremens de la poudre et l'émulation du champ de bataille, sans avoir pour inspirateur l'œil de ses chefs ou le démon de la gloire, seul, spontanément, froidement, pour le seul besoin d'être utile et de bien faire, il a tout simplement exposé sa vie, pour sauver celle d'un de ses semblables.

Il paraît que cela ne vaut qu'une médaille et non pas la croix... mais que voulez-vous !

Michel a une femme et deux jeunes enfants, car il s'est naturellement marié tard. La petite fille lui apporte ses grosses bottes, plus hautes qu'elle ; son petit garçon traîne le grand sabre, et se coiffe du terrible chapeau à cornes bordé de blanc, ou du farouche et gigantesque bonnet à poil, selon le cas. Pendant ce temps, la femme s'est occupée des détails : pas un point, pas un bouton ne manquent ; la tabatière, la bourse, son mouchoir, ses gants, blancs comme neige, sont là, tout prêts, qui l'attendent. Le vieux brave n'a plus qu'à s'agrafer, à mettre la giberne en faisant ce mouvement de hanche et d'épaule combinés, traditionnel chez les troupiers, à passer la rude main sur sa moustache, à embrasser tout ce cher monde, et à partir.

Georges n'a que de vingt-cinq à vingt-six ans, et il doit à sa conduite irréprochable, à son cou-

rage éprouvé, à beaucoup de sang-froid et de courage, d'avoir été admis dans ce corps d'élite, il faut que les qualités militaires soient doublées de vertus civiques.

C'est un beau garçon, à l'air martial, grand, bien découpé ; aucune médaille n'est sur celle encore sur son uniforme, mais cela vient car c'est l'occasion seule et non l'héroïsme qui lui a manqué.

Georges n'a ni femme, ni enfants ; mais il viendra aussi, car, sans négliger pour cela les braconniers et les maraudeurs, il ne manque pas, dans ses tournées, de fureter ça et là, et demande qu'à conduire devant l'écharpe, qu'il est Maire.

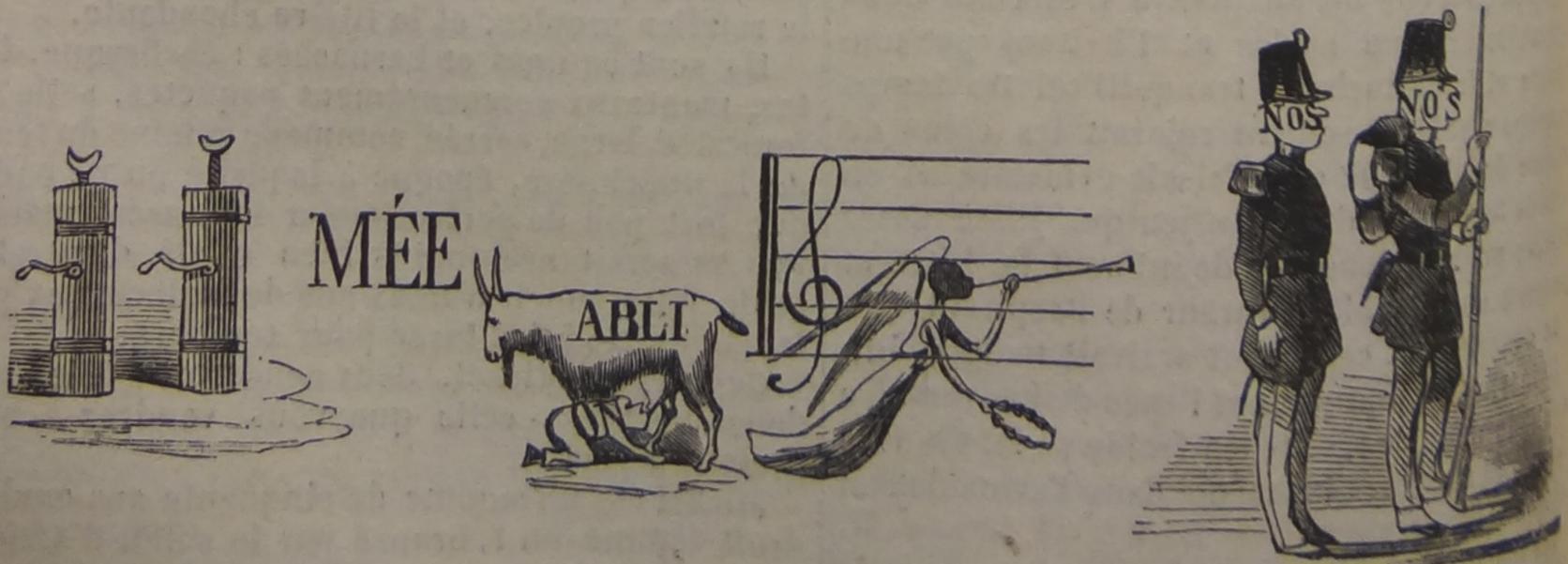
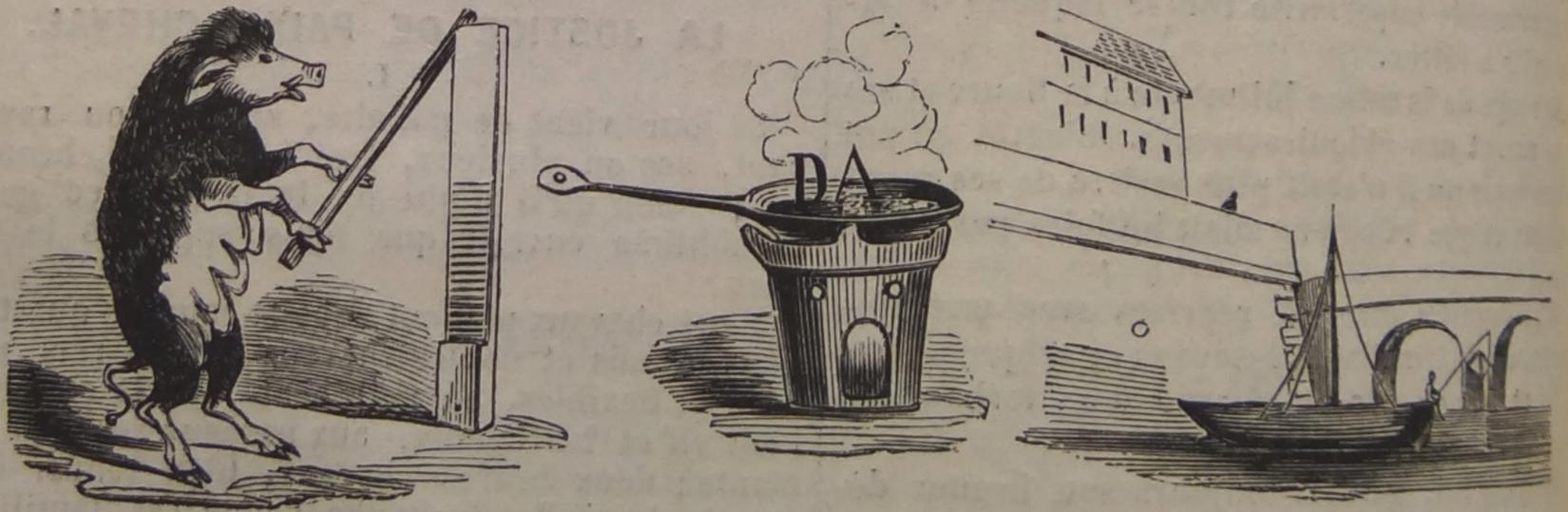
Cela se voit à la moustache mieux frisée, à l'habit plus serré, et à certains airs vainqueurs dont le brave Michel a perdu l'habitude.

Georges a été un peu plus long dans ses préparatifs que Michel, car il n'a eu ni ménagère ni bambins pour lui venir en aide. Mais il a été, en revanche, plus court dans ses adieux, et il en a le pied à l'étrier.

Les voilà donc qui partent gravement au galop comme de vrais chevaliers errants sur leurs glorieux palefrois ; et, à les voir si calmes, si impassibles, si pleins de modestie et de sérénité, nul ne douterait que la mort les attend peut-être au détour du chemin, et que ces magistrats militaires portent, dans les plis de leurs manteaux bleus, la paix, l'ordre, la civilisation, l'assistance pour les bons, la répression pour les coupables, l'indulgence et l'humanité pour tous.

Reviendront-ils !.. c'est là la question. Que ceux qui veulent s'en assurer et les voir à l'œuvre se donnent la peine de nous suivre.

NADAU DE LA RICHEBAUDIÈRE et Adrien PAUL
La suite prochainement.



Explication du dernier Rébus :
Selle \S -perd-anse (c'est l'espérance) Qui soutient l'homme dans l'adversité.